

PROLOGUE

Le cadavre était tout à fait présentable. Pas de trou dans le crâne, pas d'yeux exorbités, pas de bave au coin des lèvres, pas de ligne sombre entourant son cou, pas la moindre goutte de sang. Un cadavre propre, en somme.

Il fallait pourtant à tout prix le faire disparaître, au moins provisoirement.

L'acide chlorhydrique ? Trop définitif. Et l'achat concomitant d'acide et d'une baignoire ne manquerait pas de susciter des interrogations.

Le feu ? Mais l'odeur... la fumée... Non, le feu, lui aussi sans retour en arrière possible, ne convenait pas.

Creuser une fosse ? Une fosse très profonde dans laquelle on confectionnerait une sorte de tranche napolitaine, en déposant successivement le cadavre, puis une épaisse couche de terre, puis un animal mort, et enfin une autre couche de terre. Si, alertés par les aboiements d'un chien, des policiers zélés entreprenaient des fouilles, ils penseraient que c'était l'odeur

de l'animal qui l'avait attiré et n'iraient pas voir plus profond. Mais trucidier un animal, non, vraiment... Et puis, là encore, le mort sombrerait dans l'oubli, ce qui n'était pas le but recherché.

Que faire, *my God* ?

1

Après une traversée paisible sous un ciel céruléen, Iris a posé le pied sur la jetée avec un profond sentiment d'euphorie. À Alderney, protégée par le bouclier d'une mer souvent houleuse, mais qui aujourd'hui a fait pour elle patte de velours, loin du tumulte de Londres, des souvenirs douloureux, de la présence invisible mais menaçante de Luke et des échecs professionnels, une nouvelle Iris Doyle, sereine et libre, va pouvoir émerger. L'image de la Vénus de Botticelli surgissant de sa coquille lui est un instant venue à l'esprit. Une image un peu ridicule, puisqu'avec son visage chevalin et sa silhouette dégingandée, elle ne ressemble pas vraiment à la très jeune femme aux longs cheveux et à l'air rêveur du tableau. Mais ce qui compte, après tout, c'est le symbole.

Le taxi qu'elle avait réservé l'a conduite jusqu'à la belle maison aux murs épais qui sera désormais son foyer. « Vous serez tranquille, ici ! » a dit l'homme avant de repartir.

Iris n'en doute pas. La mer, toute proche, bercera son sommeil et lui murmurerà des paroles d'encouragement s'il arrive que le doute pointe son nez. Dans la lumière du soir qui se teinte de rouge tandis que le soleil disparaît derrière elle (car la maison regarde vers l'est), elle sourit en pensant aux oiseaux de mauvais augure qui ont tenté de la faire renoncer. À les entendre, le job qu'elle avait trouvé ne lui permettrait pas de vivre et elle tomberait en dépression dès l'arrivée de l'hiver. Les plus au fait de l'histoire de l'île lui ont même rappelé avec malice que, lors de l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale, on avait surnommé Alderney « l'île dont on ne s'évade pas ».

Ce soir, elle se félicite de ne pas les avoir écoutés.

Tel est le scénario qu'elle avait imaginé lorsqu'elle se représentait son départ pour une nouvelle vie. La réalité a été légèrement différente.

Une fois les meubles et les cartons partis en camion vers le container qui devait les transporter jusqu'à Alderney, elle a pris conscience que balai et chiffons s'y trouvaient et qu'elle allait devoir récupérer son deux-pièces avec l'éponge rabougrie miraculeusement restée au fond du placard de l'évier. Cette corvée achevée, elle a quitté son immeuble londonien en traînant sa valise XXL, ses épaules ployant sous le poids d'un sac à dos de trekking, au moment précis où une pluie glacée a commencé à tomber à verse. Elle est montée dans le

méto en direction de Waterloo en poussant un ouf de soulagement, mais, un moment plus tard, la rame est restée immobilisée pendant un bon quart d'heure entre Blackfriars et Temple.

Elle a tout de même réussi à se hisser dans le train, suant et soufflant, deux minutes avant la fermeture des portes. Une fois arrivée à Poole, l'interminable file d'attente à la station de taxis l'a incitée à aller à pied jusqu'au terminal des ferries. Le trajet, sur un large boulevard encombré de voitures (et toujours sous une pluie persistante) lui a pris quarante-trois minutes au lieu des vingt-cinq annoncées par Google Maps, si bien qu'elle est arrivée bonne dernière au comptoir d'embarquement. À temps cependant (*thank God !*) pour monter à bord du ferry pour Guernesey.

La traversée a duré trois heures. Trois heures durant lesquelles elle a testé différentes méthodes contre le mal de mer. Elle a fixé l'horizon, s'est massé les poignets avec de l'huile essentielle de menthe poivrée, a bu de l'eau, mâché du chewing-gum, médité, pratiqué la cohérence cardiaque, écouté sur son portable une séquence d'ondes thêta. Le tout avec un succès très relatif. Sophie lui manquait terriblement, mais elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même : l'avant-veille, quand elle avait lavé son jean, elle l'avait mise dans sa trousse de toilette, puis l'y avait oubliée.

À Guernesey, bien que la pluie ait cessé, elle a renoncé à se traîner jusqu'à un pub avec sa carapace d'escargot. Après avoir avalé un sandwich spongieux

et un thé trop sucré, elle est restée prostrée sur un siège du terminal, l'œil fixé sur la pendule murale, s'interdisant d'utiliser son portable dont le niveau de batterie était proche de zéro. Quand, à l'heure dite, elle a gagné la jetée et vu arriver la jolie petite embarcation bleu et blanc qui allait la conduire à Alderney, elle a compris que le plus dur était à venir.

Le bateau, qui n'avait de ferry que le nom puisqu'il ne transportait que des piétons, était au moins cinq fois plus petit que celui qu'elle avait pris, des années auparavant, pour une balade tranquille sur les eaux calmes de la Tamise. Il pouvait accueillir tout au plus douze passagers qui, pour y monter, devaient enjamber l'espace séparant le plat-bord de la jetée (un espace qui ne cessait de varier au gré des mouvements du bateau). Tétanisée par la peur, elle a laissé passer tous les autres voyageurs devant elle, puis, enfin, s'est décidée à prendre la main que lui tendait le mousse, après lui avoir désigné d'un doigt tremblant sa valise et son sac pour qu'il les transporte jusque dans la cale.

Dès la sortie du port, le ferry s'est transformé en pur-sang s'entraînant au saut d'obstacles. Le capitaine plaisantait tranquillement avec le mousse. Iris en a conclu que le fracas de la coque lorsqu'elle retombait sur une lame après avoir été propulsée en l'air était normal, tout comme les paquets de mer qui jaillissaient à bâbord tels des geysers et se ruaient sur le pont avant d'aller s'abattre à tribord. Elle a eu une pensée pour Clyde,

le père de son fils, qui passait les trois quarts de son temps à convoier des voiliers sur les mers du globe. Comment pouvait-on choisir de plonger tous les jours en enfer ?

Elle a fermé les yeux et ne les a rouverts qu'une heure et demie plus tard, quand le pur-sang s'est enfin calmé. Impatiente de découvrir le port d'Alderney, elle n'a vu que des vitres ruisselantes d'eau. Peu important, d'ailleurs. Son principal souci, maintenant, était de descendre la première et de trouver très vite un coin discret pour dégobiller avant de partir à la recherche du taxi qu'elle avait réservé.

Un moment plus tard, affalée à l'arrière de la voiture, elle s'est enfin détendue. Elle savait qu'elle arriverait à destination dans quelques minutes, le cauchemar touchait donc à sa fin. La pluie avait cessé, un timide soleil luttait encore contre le crépuscule. La voiture a roulé un moment parallèlement à la mer en direction d'un ancien fort de l'époque victorienne, avant d'obliquer vers la droite, de longer un superbe terrain de golf, puis, après avoir dépassé un autre fort, de s'engager sur un chemin à peine carrossable. La mer était là de nouveau, une large baie bordée d'une plage déserte sur laquelle des goélands nonchalants déambulaient sur le sable mouillé. Un petit paradis malgré le ciel lourd de nuages. La récompense après l'épreuve.

Sur la droite, une vaste maison qui paraissait inoccupée dominait la route. Iris s'est un instant imaginé que c'était celle que l'agence mettait à sa disposition.

— Ashfield, la maison des Savage, dit le chauffeur en la désignant d'un mouvement de la tête. Z'ont pas l'air d'être là. Badger's House, c'est juste après. C'est la dernière, on peut pas s'tromper. Z'avez du courage, jeune dame !

« Jeune dame » aurait dû flatter Iris, puisque cela donnait à entendre qu'elle ne faisait pas ses quarante-deux ans. Mais elle n'a retenu que le « Z'avez du courage ».

Elle n'a pas tardé à comprendre que l'homme était très en deçà de la vérité. « Vous êtes folle à lier » aurait mieux convenu.